



Tanguy (centre) a réparé un véhicule pour chercher du travail à Denain, où la pauvreté sévit. V. Jarousseau/HansLucas

PHOTOGRAPHIE

Les poings du silence

Vincent Jarousseau a choisi le roman-photo pour restituer le monde et les voix de Denain, dans le nord de la France. Il s'y est installé avant la rage des gilets jaunes.

**LES RACINES DE LA COLÈRE - DEUX ANS D'ENQUÊTE
DANS UNE FRANCE QUI N'EST PAS EN MARCHÉ**

de Vincent Jarousseau

Éd. les Arènes, 160 pages, 22 euros

Depuis plusieurs mois, les semaines n'ont plus de fin. L'acte a volé la vedette au week-end et rompu avec l'illusion de détente réservée aux promeneurs consuméristes.

L'expression « *Tout fout le camp* » ne se chuchote plus à l'ombre des troquets, le désespoir a débordé dans les rues et a fustigé les murs d'une de ses promesses les plus audacieuses « *Ok manu, on traverse* ». Le film a déraillé. Les figurants délaissés de « *Algorithme, mon amour* » désertent l'assignation au silence du studio où on n'en finit plus de les démembrer et se rappellent au bon souvenir d'un nouveau monde dont le montage les bannissait davantage. Les exploités marchent et toujours le fouet à portée de main. Eux, ces zombies animés par le seul calcul forcément rentable anéantissent le récit pour aveugler le monde. Ils avancent sans crainte et érigent leurs villes sans ombre, et par conséquent sans abri. Ils relèguent tout ce qui n'est pas eux en bas-fonds et, dans leurs mains, transformer la vie ne produit que des cendres et de l'argent.

Devant ce soulèvement populaire, ils répètent un infatigable « *on ne l'a pas vu venir* » et tentent de déposséder quand même ceux qui ne possèdent que leur colère. Mais le saccage vient de loin. La faille ne sera pas recouverte. Il n'existe pas de filtre pour ça. Elle insiste et exige devant l'avenir non seulement qu'on l'écoute mais qu'on la parle. Les cités abandonnées cauchemardent à leur disparition. Un inenvisageable se profile. Les faiseurs de plus-value inventent des mégapoles qui rêvent

à des « Atlantides ». Le mouvement est ainsi toujours à marche forcée, et peu importe que les cœurs qui battent s'accélèrent. Seule, la photographie le terrorise. Elle métabolise sa mort. Elle maîtrise le temps et réalise la perte. Elle est sa sentence. Un arrêt. Le silence de la mélancolie se regarde sans bouger. Pourtant, devant ces paysages aux regards délaissés, elle restitue aussi l'évidence de l'objectivation de l'être par un autre. En quelque sorte, « *c'est celui qui braque qui gagne* ». Alors, Vincent Jarousseau ne

fétichise pas son sujet. Il ne photographie pas dans une innocente clarté, peut-être parce qu'à Denain elle a disparu et qu'elle n'est plus que la pénombre d'un souvenir. De l'usine Usinor, il ne reste rien que quelques cicatrices ; les cinémas n'existent plus ; le travail s'est éteint. Les signes de la civilisation s'effacent sans qu'on puisse les retenir. Les habitants sont exilés dans le fossile. Les ambitions libérales de l'injonction « en Marche » ont achevé leur condamnation et la fin de l'espoir a rencontré son héros, l'impuissance.

L'ère spatiale, si chère à Rimbaud, est redevenue un combat quotidien ; les voyages durent des heures pour des ailleurs à l'horizon éteint. Rien n'est facile. Rien n'est donné. Même pas l'amour. Le photographe le sait. Alors, peut-être par humilité et donc par fraternité, il ne les enferme pas dans un cadre. Il le prolonge par leurs mots. Avec le roman-photo, il empêche notre discours. Il nous exclut pour qu'enfin on entende l'autre. Il nous détourne d'une vision seulement obscène du réel et nous fait entrer dans une poésie âpre et nommée où le sourire des êtres ne suffit pas toujours à compenser l'oppression dans laquelle on enlise. Mais où l'on entend le courage de ceux qui ne disent pas « moi » mais « nous voici ». ●

GENICA BACZYNSKI

DOCUMENTAIRE
EN FORME DE ROMAN-
PHOTO, CET OUVRAGE
RACONTE
LE QUOTIDIEN D'UNE
FRANCE QUI N'EST PAS
« EN MARCHÉ ».